

Maurice Émond, *Yves Thériault et le combat de l'homme*,
Montréal, Hurtubise HMH (Les Cahiers du Québec, no 16, coll.
Littérature), 1973, 170 p.

Laurent Mailhot

Volume 7, numéro 2, août 1974

Littérature comparée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1974). Compte rendu de [Maurice Émond, *Yves Thériault et le combat de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH (Les Cahiers du Québec, no 16, coll. Littérature), 1973, 170 p.] *Études littéraires*, 7(2), 317–318.
<https://doi.org/10.7202/500333ar>

Maurice ÉMOND, **Yves Thériault et le combat de l'homme**, Montréal, Hurtubise HMH (Les Cahiers du Québec, n° 16, coll. Littérature), 1973, 170 p.

Yves Thériault et le combat de l'homme situe le héros par rapport à la femme, à l'amour : le titre du mémoire publié ici était d'ailleurs *Refus et acceptation de la femme dans l'œuvre de Yves Thériault* (Université Laval, 1971). Du refus à l'acceptation, en passant par le retour aux sources, la femme-nature est au centre des échecs, des sacrifices, des victoires, c'est-à-dire de l'évolution du mâle vers l'homme. Cette évolution n'est pas chronologique, linéaire : l'avant-dernier chapitre (le meilleur, à mon avis) est consacré à Fabien, héros complexe, violent et tendre, amant et père, de *la Fille laide* (1950).

Cette thèse a les défauts et les qualités du genre : elle veut prouver quelque chose, y parvient, mais non sans laisser de côté certains éléments importants. M. Émond est amené, par son sujet et sa méthode, à accorder beaucoup de place à *Kesten*, *le Ru d'Ikoué* et *Mahigan*, œuvres mineures, alors qu'il ne parle presque pas de *Cul-de-sac*, et pas du tout d'*Aaron* et de *Tayaout, fils d'Agaguk*. Il néglige les recueils de contes et de nouvelles, sans compter le théâtre. Sa division manichéenne des héros est trop nette et trop commode. « L'homme viril ne refuse pas l'enracinement, ne se dérobe pas au monde et sait aller au devant de la femme et de l'amour », écrit-il (p. 39). Ce n'est pas la seule façon d'être « viril » : un Survenant peut l'être autrement.

Hermann, le faux dompteur d'ours, est un vrai dompteur d'hommes (de femmes), et non pas un lâche et un impuissant. Il ne laisse pas « derrière lui que dépit » (p. 22). Au contraire : il a libéré des énergies, il a même libéré

les villageois du « faux dieu » qu'ils voyaient en lui. En esquivant le corps à corps avec l'ourse, et en volant la petite caisse de la foire, Hermann se démystifie lui-même, il coupe court à l'exhibitionnisme et aux rêveries morbides d'évasion. Par son mensonge, sa fuite, il renvoie chacun à sa propre vérité.

Le chapitre sur Heron n'ajoute rien à l'article d'André Brochu ; sur l'initiation d'Ikoué, le mémoire de Lorette Poirier (cité) est plus précis et plus complet ; sur Agaguk, il vaut mieux relire Bessette, Bérubé, ou voir le récent article (psychocritique) de Robert Larin dans *Voix et images du pays*, VII, dont les conclusions contredisent celles, idylliques, de M. Émond.

Le caractère fantastique des *Temps du carcajou* ne permet pas une étude exclusivement psychologique ou morale du héros. Juchereau est-il « l'éternel adolescent » (p. 66) ? Il est plutôt le prêtre d'une messe noire : « Annette criait, et je vis bien que c'était là le vrai cri du dieu, celui-là même que j'attendais. » Parler de tare, de boue et de sadisme ne suffit pas. « La haine remplace l'amour » (p. 63), ici, et on peut trouver dans ces « forces destructrices » une certaine beauté du mal.

M. Émond voit en Ashini l'homme de la Genèse et de la Nouvelle Alliance. Il oublie d'ajouter que le prophète montagnais est un ambassadeur maladroit, un chef politique naïf, qui recherche inconsciemment l'échec. Le « bon » mais inefficace Ashini est un modèle de nostalgie ; ce protestataire n'est pas un contestataire ; cet « écrivain » n'est pas exactement un écrivain, un poète. Vaut-il mieux être masochiste que sadique ?

La Bibliographie est pauvre, disparate : un Bachelard, Ferenczi et Guy

Michaud (peu ou pas utilisés); aucune référence à l'anthropologie et à la psychanalyse; en psychologie, Étienne de Greef, dont les deux ouvrages sur les instincts datent de 1945 et 1947; sur la femme, Karl Stern, et c'est tout. Pour une étude de l'agressivité du mâle et de son combat contre, avec, par la femme, on avouera que c'est téméraire.

Laurent MAILHOT

Université de Montréal

Paul GAY, **Notre roman. Panorama littéraire du Canada français, 1, Montréal**, éditions Hurtubise HMH, 1973, VII-XVII, 192 p.

L'essor de la littérature québécoise au cours des dernières décennies a suscité un nombre impressionnant d'études et de critiques. Les éditeurs ont su profiter de la mode. On peut se demander si le temps n'est pas venu, dans une critique de la critique, de séparer le bon grain de l'ivraie. C'est dans cette perspective que nous ne craignons pas d'être sévère à l'endroit du livre de Paul Gay, *Notre roman*.

L'auteur avait déjà publié *Notre littérature* qui, par parthénogenèse, se scindera en quatre volumes. Le premier d'entre eux, *Notre roman*, ne répond guère à l'attente qu'éveille le titre. En premier lieu, la majeure partie de l'étude porte sur une période restreinte du roman québécois; en second lieu, elle n'en propose pas une interprétation globale reposant sur une vision unifiée; enfin, les jugements portés sur les œuvres manquent souvent de profondeur et de justesse.

Le survol panoramique d'un genre, des origines à nos jours, impose certaines contraintes, dont une répartition équitable de l'espace entre les

diverses périodes. Sur ce point, l'étude de Gay déçoit. Elle comprend deux livres. Le premier (25 p.) traite en deux chapitres (sic) du roman au XIX^e siècle: de 1835 à 1860 (4 p.), de 1860 à 1900 (13 p.). Le deuxième (146 p.) compte deux parties (sic): de 1900 à 1935 (17 p.), de 1935 à nos jours (120 p.). Sont donc consacrées au roman des quarante dernières années deux pages sur trois de *Notre roman*.

Nonobstant ce déséquilibre entre les parties, une vision unifiée du roman eût constitué un apport précieux pour la compréhension de notre littérature. Se pose ici un problème méthodologique. Si l'introduction permettait d'entrevoir une interprétation d'ordre socio-historique, les pages subséquentes laissent percer des critères d'ordre esthétique; ultérieurement, nous nous heurtons à une classification des œuvres par types de personnages, pour retourner à la sociologie, passer à la thématique et déboucher sur le pointillisme.

Le roman du XIX^e siècle apparaît comme une littérature nationale marquée au coin du romantisme et du patriotisme. Dans ses grandes lignes, ce résumé doit beaucoup aux Tuchmaier, Lemire et Lortie. Dans le détail, il dénote un manque de connaissances très net de l'auteur sur le XIX^e siècle. Aurélien Boivin (dans *Québec français*, n° 14, mars 1974) a dressé une liste partielle mais impressionnante d'erreurs et d'omissions, d'interprétations sujettes à caution, accumulées par Gay en quelques pages. En outre, Boivin, spécialiste du conte au XIX^e siècle, fera sans doute regretter à l'auteur d'avoir transgressé les frontières établies par son titre pour toucher au conte.

L'empreinte esthétique se perçoit déjà dans l'étude de la période